

RENCONTRES 2001 - DÉBAT PUBLIC VENDREDI 26 OCTOBRE TERRITOIRES, MÉMOIRES, IMMIGRATIONS

Histoires de soldats

Liste des participants

Guy Lenoir et Catherine Tétard / MC2a - Migrations Cultures A□quitaine-Afrique

Ibrahim N'Diaye, Cheick Sow/Membre /Président de l'UTSF - Union des Travailleurs Sénégalais de France-

Philippe Dewitte / Rédacteur en chef de la revue Hommes et Migrations

Christiane Herrero / Direction Culture et Communication - FAS

Anne Quentin / Journaliste, Animatrice de ce débat.

PRÉSENTATION

- Anne Quentin :

A partir du projet Histoires de soldats, proposé par l'association MC2a dirigée par le metteur en scène Guy Lenoir, nous allons tenter d'éclairer un pan d'une mémoire, niée et pourtant commune, celle des travailleurs sénégalais engagés auprès des Français dans les 2 guerres : celle de 14 et celle de 39 et qui ne cessèrent de réclamer au nom de la " dette de sang ".une citoyenneté qu'on leur accorda, mais trop tard, alors que le mouvement des indépendances était déjà en place.

Il nous a semblé important à travers ce projet culturel là, né à Bordeaux, de donner aux jeunes générations un éclairage sur cette histoire commune pour tenter de mieux cerner aujourd'hui l'essence de cette immigration, de comprendre en quoi la reconnaissance des cultures peut changer le regard et en quoi le geste artistique peut aider à cette compréhension mutuelle.

Lecture d'extraits du texte commandé à Koffi Kwahulé, écrivain d'origine ivoirienne.

-Anne Quentin

Je m'adresserais tout d'abord à Philippe Dewitte afin qu'il nous apporte un éclairage sur l'histoire des tirailleurs sénégalais, en quoi elle est encore vivace et quels sont nos rapports, à nous Français, avec cette histoire là.

.- Philippe Dewitte :

Il est important de la resituer dans le contexte historique et de comprendre que cette histoire n'est pas encore finie et a énormément de résonance pour nous aujourd'hui. On l'a vu encore dans le mouvement des sans papiers qui ont évoqué le sang versé par leurs parents, par un certain nombre de migrants qui réclamaient la régularisation administrative de leur situation..

En 1914, la France décide de faire enrôler de force des hommes venus de toute l'Afrique de l'Ouest et pas seulement du Sénégal, pour les envoyer en France, sur le front, en première ligne, comme tirailleurs. Il y a eu beaucoup de révoltes, tant et si bien que le gouverneur de l'AOF propose que soit envoyé un apport économique plutôt qu'en hommes pour éviter un bain de sang.

Il n'empêche que 120 000 hommes se sont battus sur le front et que beaucoup sont morts.

En 1917, Clémenceau, se retrouvant avec de graves difficultés sur les fronts de l'Est, confie à Blaise N'diaye, 1^{er} député noir du Sénégal, une mission de recrutement pour essayer de faire venir sur le front de nouveaux tirailleurs ." La mission des évolués" fut un succès : Blaise N'Diaye parcourut des grandes villes en laissant entendre que la France, une fois la paix revenue, ne refuserait pas la citoyenneté pleine et entière aux africains venus se battre sur le sol européen. 60 000 hommes, à peu près volontaires, arrivèrent en août 18 ; ceux là eurent la chance de ne pas se battre mais 30 000 soldats africains périrent pendant cette guerre.

La France ne respecta pas "sa parole" et un millier environ de soldats africains qui demandent leur démobilisation en France, fondent des mouvements mettant en avant la "dette de sang", contractée par la France auprès de ses enfants morts pour la Patrie commune. Ces mouvements vont vite se radicaliser, au contact du P.C.F., et se diriger vers des mots d'ordre indépendantistes.

Ce "schéma" se reproduit pendant la 2^{ème} guerre mondiale, et l'administration coloniale, dans la constitution de 1946, décide d'abolir "le code de l'indigénat" (qui faisait des africains, non pas des citoyens mais des français de seconde zone) et d'accorder, avec un train de retard, la citoyenneté aux tirailleurs. Il est trop tard : ces mouvements sont alors tournés vers des revendications indépendantistes, reprises dans les années 50 par les parlementaires africains. Dans les années 90, alors que beaucoup de migrants se retrouvent devant des difficultés inextricables pour obtenir leur carte de séjour, le mouvement des Sans Papiers met à nouveau en avant cette "dette de sang", et, ironie de l'Histoire, en 98, Pasqua, qui fut très répressif à leur égard, finit par reconnaître publiquement que ces ressortissants des anciennes colonies ne sont pas "des migrants comme les autres" et doivent bénéficier de mesure de gratitude spécifique, sous cette boutade : "un sénégalais n'est pas un sri-lankais !" Cette histoire n'est donc pas de "l'archéologie", mais elle continue, au contraire, à nous concerner dans la France d'aujourd'hui.

-A. Quentin :

J'aimerais que Guy Lenoir nous parle de son projet et du sens qu'il prend par rapport à la jeune génération.

- Guy Lenoir :

Il y a à Bordeaux, une importante communauté d'origine africaine, implantée depuis longtemps, avec laquelle nous avons des contacts au quotidien. Il faut rappeler aussi que Bordeaux a un lourd passé en ce qui concerne la traite des noirs, auquel se rajoute celui de la Traite militaire des soldats qui sont allés se battre en Europe pendant les 2 guerres.

Passé tout à fait occulté dans notre histoire, mais aujourd'hui, beaucoup d'associations africaines ont fait un gros travail afin que ces plaies soient exposées et qu'on puisse en débattre.

Notre action comporte 3 volets :

- le projet environnemental : exposition de photos, dont celle, montrée ici, des tirailleurs sénégalais photographiés par Hervé de Williencourt et une autre sur les anciens combattants marocains vivant à Bordeaux : il y a, ici, de très nombreux anciens combattants marocains, venus sur place réclamer une réindexation de leur pension militaire (dont le montant avait été cristallisé en 1959, représentant aujourd'hui 10 fois moins que celle des français) ; ils vivent à la Sonacotra, bénéficiant de leur droit au minimum vieillesse, ce qui leur permet d'envoyer de l'argent au pays : cette présence marocaine ayant été mal vécue par les bordelais, est devenue une vraie affaire publique soutenue par

des associations ; entre autre manifestation, un photographe, Le Louët, ayant pris des portraits de ces marocains les a exposés au grand jour, dans la ville.

- Il nous est paru important de parler de cette histoire commune par le biais de la scène théâtrale : nous avons demandé à Koffi Kwahulé une réflexion sur cette présence marocaine et un travail d'écriture concernant les tirailleurs sénégalais, pour en faire une pièce de théâtre qui serait jouée et mise en scène par des africains d'Afrique.

- S'ajoute à cela le partenariat qu'on entretient avec une association de la communauté sénégalaise qui a souhaité travailler avec nous sur la prise en compte de leur histoire et qui montent un spectacle sur un texte d'un sénégalais: " Nos tirailleurs en campagne" qui sera joué, le 11 novembre, par des enfants sénégalais dans le cadre d'une journée culturelle commémorative.

- A. Quentin :

Je vais demander à Cheik Sow, Président de l'UTSF, de nous parler justement de ce que fait son association, et, dans ce projet là, qu'est ce que vous défendez ?.

- Cheik Sow :

On est sur ce type de projet, bien avant de rencontrer MC2 a, par le hasard des rencontres et les difficultés de la vie.

Beaucoup de parents nous ont fait part de leur difficultés de communiquer avec leurs enfants ; la tradition orale qui fonctionne chez nous - en Afrique, on vit dans des sociétés communautaires où l'individu est inscrit dans une lignée - ne fonctionne pas ici et il nous fallait trouver des moyens pour "être père autrement dans un autre pays". Il nous fallait aussi travailler sur nos racines ; or, le hasard a voulu qu'on apprenne qu'il y avait, à 50 km de Bordeaux, un cimetière où sont enterrés des tirailleurs sénégalais et nous sommes allés là - bas en petits groupes puis, chaque année de plus en plus nombreux (2 bus de 50 personnes) avec des enfants pour qu'ils sachent cette histoire et, une fois, notre vieux Président, qu'on appelle le Sage, s'est mis, dans le bus, à raconter son histoire du temps de la guerre ; cela nous a fait nous rendre compte qu'il ne faut pas travailler sur des problèmes, mais sur le désir des gens, et du beau : à travers des expériences artistiques, euphoriques, qui touchent les sentiments profonds et que ça peut déclencher quelque chose.

On a rencontré MC2a, qui travaillait aussi sur cette histoire de guerre et nous avons commencé à travailler ensemble avec des partenaires artistiques pour que puissent s'inscrire des cultures qui se sont marginalisées:

- Une expo de photo : " 300 personnes derrière l'objectif ", portraits de personnes issues de l'immigration, dans leur vie de tous les jours, expo inscrite dans l'espace public afin de susciter des discussions sur leur histoire, de les faire partager.

- On a fait venir Ousmane Sembane avec son film "Thiaroye 44", l'histoire de tirailleurs sénégalais qui se sont mutinés pour recevoir leur pension et ont tous été massacrés, près de Dakar.

Si on parle actuellement beaucoup de "mémoire commune", notre démarche nous paraît indispensable afin que nos enfants s'inscrivent dans la tradition républicaine de la France, mais intègrent aussi leur propre histoire : celle de l'esclavage, de la guerre, mais aussi de l'immigration car les pères ne racontent pas leur histoire!

- A. Quentin :

Quand on parle de mémoire commune, on parle des 2 côtés, des 2 rives : en quoi la jeunesse française a été impliquée et touchée par ces actions ?

- G. Lenoir :

c'est plus un problème de citoyenneté que de jeunesse : ce travail porte sur ma génération, ma mémoire aussi ; je m'implique dans mon action et dans la mesure où elle rencontre celle des autres, on fait un chemin commun.

- **A. Quentin :**

Quelles difficultés a rencontré ce projet ? Politiques , financières ?

- **G. Lenoir :**

Koffi Kwahulé est venu visiter Bordeaux pour connaître le contexte dans lequel allait naître sa pièce, découvrir, dans cette ville tournée vers le port, les zones et des traces de ce commerce triangulaire où les bateaux emmenaient en Afrique des armes et des cadeaux pour séduire des chefs africains et revenaient avec des milliers d'hommes promis à l'esclavage et des denrées qui ont fait la richesse de la ville. On a pensé faire un spectacle déambulatoire, avec une partie sur le fleuve.

Si le FAS a été très présent sur ce projet, la ville, qu'on souhaitait partie prenante, n'a pas donné son assentiment à ce projet...

- **Bruno/un des 3 Comédiens qui a lu un extrait de la pièce :**

C'est un scandale, il faut le dire, que la ville n'ait pas soutenu ce projet, pour lequel travaillait aussi, pas seulement le théâtre du Globe, mais 4 associations intermédiaires à vocation culturelle sur ces quartiers. Donc un projet culturel mais aussi socioculturel. Ca n'a pas été fait pour des raisons politiques, et , il faut le dire, surtout par rapport au contenu et à la portée politique de ce projet.

- **A. Quentin :**

Christiane Herrero, j'aimerais que vous nous disiez, dans le travail du FAS sur le champs de l'immigration, quel est la place de la culture dans le volant de vos interventions ?

- **Christiane Herrero :**

Le FAS s'appelle aujourd'hui : Fonds d'Action et de Soutien à l'Intégration et à la Lutte contre les Discriminations, : c'est un établissement public, administratif et financier qui a vocation. d'aider à l'intégration des publics issus de l'immigration autour de toutes sortes d'interventions dont l'action culturelle. Nous soutenons des projets d'associations qui servent à construire du lien entre les français et d'autres publics issus de l'immigration, souvent nés ici et français, et intégralement partie prenante de notre société. Alors que souvent on parle de l' intégration au travers de problèmes, ce qui me touche dans mon travail c'est que, dans l'action culturelle, on sort de ce registre de la remédiation pour avoir une image positive et dynamique à travers la force de création des gens, dont on sort tous grandis : comme ce que l'on peut voir ici dans Les Rencontres de la Villette.

- **A. Quentin :**

Cela ne fait pas si longtemps qu'on parle culture, quand on parle immigration, pourquoi et comment vous en préoccupez - vous ?

- **C. Herrero :**

J'en parlerais certainement moins bien que ne vient de le faire Cheick Sow . Je dirais que la mémoire est consécutive de ce que nous sommes, et que, bien souvent, on est confronté à diverses influences sans connaître la part profonde de l'une ou de l'autre et qu'on ne sait pas toujours réellement d'où l'on vient, qu'on soit de France ou venu d'un autre pays.

Si nous pouvons aider à renouer le dialogue entre les uns et les autres, les enfants et la famille, on va résoudre des difficultés et permettre que cette histoire devienne commune.

- **P. Dewitte :**

Je voulais ajouter une chose importante : on pourrait croire que les tirailleurs n'ont été que des victimes de guerres , qu'ils ont eu une histoire passive, or, ils ont participés de manière active à l'histoire de notre liberté et de la démocratie : tous n'ont pas été enrôlés de force, mais sont volontairement venus défendre la patrie et certains ont aussi été Résistants : on n'en parle jamais : tout le monde connaît Guy Moquet, mais personne n'a entendu parler du tirailleur guinéen Addi Ba, instituteur à Langeais, qui a crée et dirigé un maquis dans les Vosges et a été, sur dénonciation, fusillé à Épinal en 1943. Il y a toujours des pans qui manquent dans l'Histoire ; on ne parle ni des tirailleurs ni des résistants africains dans les manuels d'histoire.

DÉBAT

L'implication des jeunes dans le projet

- Un des jeunes d'une classe de collège :

Pourquoi, alors que les tirailleurs sont venus aider la France, ne leur - a t' elle rien donné en échange ?

- P. Dewitte :

On était dans un système colonial, qui refusait la citoyenneté à ces personnes. Un système colonial, c'est tout sauf de la démocratie !

- Ibrahim N'Diaye:

On a souvent ce type de questions chez les jeunes, c'est vrai que ça éveille de la rancoeur, mais nous sommes tous citoyens dans un état de droit pour faire en sorte que les choses qui n'ont pas été dites le soient, surtout pour que ces choses là ne se reproduisent plus.

- Une jeune fille de la classe :

Pour quelles raisons ne les a t - t' on pas payé pour le travail qu'ils avaient fourni ? raisons sociales ou politiques ?

- P. Dewitte :

Ah, vous parlez de la révolte de Tiérouï... je ne sais pas vraiment ; l'armée aurait peut -être fini par les payer, mais on les a tellement fait attendre et méprisé qu'ils n'y croyaient plus.

- Un Mr :

Ce n'est pas la peine de chercher midi à 14 heures : ce n'est qu'une question de rapport de force : enrôlés de force, l'armée française considérait qu'il n'avaient rien à leur devoir

- Cheick Sow :

Je remercie les jeunes d'être venus et je veux leur dire qu' un état de droit fabrique des lois qui donnent aussi la possibilité de dire non à certaines choses, mais pas avec la violence

: c'est la démarche que nous faisons avec nos jeunes , de les aguerrir afin qu'ils n'aient pas de problèmes de haine et de rancœur : à vous de vous documenter, de vous instruire.

- Mr Malki/ association Accordage:

On voit le point de vue de l'association dans ces projets, mais souvent, pour les jeunes, la mémoire, ça fait ringard.... Comment avez - vous réussi à les intégrer dans ce travail ?

- C. Sow :

Ce n'est pas une question de méthode à proprement parlé : notre point de départ était, je vous le rappelle : comment réinventer le fait d'être père, d'être adulte (on parle beaucoup de paternité ici, mais si les enfants de Philippe m'appellent tonton c'est à cause du phénomène associatif car on n'est pas du même village ...) : reprendre le contact autrement : il n'était pas question de leur prendre la tête sur la mémoire, eux qui ont une carte d'identité française, et se considèrent plutôt comme jeunes des cités, plutôt qu'issus de l'immigration et rejettent même parfois leurs parents...

On s'est tout simplement demandé : qu'est - ce qu'ils peuvent faire sans nous, qu'est - ce qu'ils ne peuvent pas faire sans nous (comme pour l'intervention d'artistes), qu'est - ce qu'on peut faire sans eux .

Et puis, suivirent des expériences qu'on a essayé de bricoler en travaillant sur du beau, de la fête pas sur le côté victimisation. c'est comme ça que ça se fait chez nous : quand il y a des problèmes on n'en parle jamais dans des situations tragiques mais dans des fêtes à travers les contes, les gens arrivent toujours à sortir dans ce contexte les choses importantes...

- I. N'Diaye :

Ca a été un travail de longue haleine qui, petit à petit, a porté ses fruits. On a à faire à des jeunes qui ont une double culture. On a eu la chance de pouvoir organiser des rapprochements entre les jeunes sénégalais de différentes grandes villes où les parents sont venus aussi, où il y a eu des échanges très positifs avec les enseignants, les adultes : on a réussi un coup assez fort ce qui fait qu'on a pu ainsi "embarquer " les jeunes qui se côtoient, montent des projets, même si les adultes ne sont pas au courant, mais on est en arrière plan ce qui est, pour nous, une partie gagnée.

Il n' ya donc pas de méthode, mais des situations où où les jeunes intègrent leur histoire, sous forme d'émotion, d'argumentation mais surtout dans un langage non violent.

Histoire commune / Mémoire collective

- Mme Gning/enseignante :

Je voudrais remercier tout ce qui est fait aujourd'hui autour de cette question, mais il faut que les choses soient dites avec exactitude : il y a eu des gens enrôlés de force, mais d'autres ont adhéré parce qu'on leur a dit qu'ils étaient citoyens : ce n'est pas le mouvement de Blaise N'Diaye qui a eu du succès mais les gens qui ont été eux-mêmes en recruter d'autres dans les villages, forts de cette pensée citoyenne. Cet aspect est encore plus douloureux que l'autre : je suis fille d'ancien combattant, blessé sur le front de l'est de la France ; quand je suis venue faire mes études ici et qu'on m'a appelé "émigrée" cela m'a choqué ; on ne comprend plus, après, que ce travail de mémoire puisse changer le regard des gens.

- C. Herrero :

Il n'y a pas que les questions de mémoire pendant le colonialisme, mais je pense aussi, par exemple., à ce qui s'est passé pendant la guerre d'Algérie : toutes ces questions occultées par l'Histoire nous retombent dessus, s'y j'ose dire : il est impératif qu'on accepte notre histoire commune, mais que ça se fasse sans haine.

-C. Sow:

Heureusement qu'il y a des français qui dénoncent tout cela, car il y a des choses révoltantes, je suis d'accord avec vous, Madame, mais ce n'est pas tout le monde qui réagit comme ça et ça nous donne de l'espoir.

- P. Dewitte :

Je crois que la quête de mémoire est surtout utile pour la quête de légitimité des populations qui sont parmi nous : des Algériens aussi, des Polonais avant....

Je suis moins convaincu de l'utilité de la mémoire pour les jeunes, dans un 1^{er} temps, même si j'y crois beaucoup, ne serait - ce qu' en tant qu'historien ; ce qui marche, c'est plutôt la lutte contre les discriminations et trouver du boulot ; en revanche, si on peut intéresser des jeunes à la mémoire de leurs parents, c'est tant mieux et bravo à vous !

- C. Sow :

Ce travail de mémoire ne doit être déconnecté ni de l'Histoire universelle , comme il n'est pas déconnecté de l'ensemble de notre projet global, puisqu'on a eu des jeunes qui se sont positionnés sur des listes électorales.

- Mr Malki/ association Accordages:

On voit que la thématique mémoire débarque dans le champs de l'immigration et donc dans celui des Institutions responsables de ces questions, moi, je pose encore une question concrète : comment éviter que ce travail de mémoire se cantonne à un public spécifique et soit renvoyé à ce public là seulement, et comment faire pour qu'il intègre le maximum de gens possible ? Par rapport à ce qui c'est passé ce matin avec la mémoire des travailleurs de Renault avec ATRIS : c'est vrai que la majorité des O. S. étaient maghrébins, mais l'île Seguin est un lieu de mémoire collectif !

- Catherine Tétard /MC2a :

Dans le cadre de ce projet on a fait des expositions qui ont été développées justement pour être vues par un public très large et ont mis l'accent sur la mémoire collective...

- Mr Malki :

Oui, mais je parle méthodologie ; tout à l'heure on m'a répondu sur comment se fait le déclic émotionnel chez les jeunes qui deviennent après acteurs de cette histoire, maintenant je pose la question de comment on fait pour faire le lien, en partant d'une histoire, d'un symbole, avec la mémoire collective ?

Nous, on travaille sur un travail de mémoire, avec des jeunes, sur la guerre d'Algérie et la seule chose qui les intéresse c'est la question de la torture, mais on a du mal à relier ça à un ancrage plus ancien, à des dimensions plus fortes, mais les ramener à tout ça, c'est difficile.

- François Campana / Un été au Ciné :

Nous, avec l'opération qu'on a montée, on fait ce travail là avec le cinéma :

- Quand on a passé le film Thiaroye, on a constaté et compris que c'était bien pour les Sénégalais, mais aussi pour les Maghrébins... : tout le monde ne connaît pas l'histoire des autres ; la mémoire c'est aussi la mémoire de la société en général ; faire passer cette notion, c'est déjà un pas de fait.

- On travaille aussi sur le principe de collecter des images à la Cinémathèque : des jeunes y ont trouvé des images sur les grèves de chez Renault où il n' y

avait que des blancs, et, de leur côté, ils ont rassemblé des images de la même grève où il n'y avait que des maghrébins . Ils en ont fait une analyse, une histoire, un film pour un public large qui passe au cinéma Le France, à St Étienne, et qui va tourner un peu dans toute la France ; effectivement ces images là ne passent pas à la télé, mais ce travail a été fait et servira peut-être la mémoire collective dans 5 ou 10 ans .

- Mr Véron :

Il y a des choses qu'on peut préparer à l'avance, mais des choses auxquelles il faudrait répondre tout de suite pour que ces débats portent leur fruit : les adresses, par ex. celle de St Étienne ...

- C. Sow :

Je crois au partenariat en terme d'efficience : aller ailleurs chercher les compétences qu'on n'a pas mais aussi que la parole soit portée par quelqu'un d'autre que nous, de montrer aux jeunes que certaines choses se font ailleurs aussi ; on travaille également sur les valeurs : L'économique ne sont que des moyens, le politique que des choix, mais, tant qu'on n'est pas clair sur les valeurs, la roue tourne à l'envers. Il faut prendre le temps de discuter avec les jeunes sur les valeurs et là, on pourra alors travailler sur l'ambition, le beau, ou même l'utopie ; les jeunes vont alors pouvoir passer d'acteurs à auteurs, sinon on n'est que des adultes qui pensons pour les jeunes, alors qu'il faut qu'ils pensent pour eux - mêmes, c'est indispensable, mais c'est un long processus.